Document généré le 23 avr. 2024 23:24

Laval théologique et philosophique

Les positions épistémologiques de Gilles-Gaston Granger en sciences de l'homme

Jean-Dominique Robert

Volume 31, numéro 3, 1975

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1020493ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1020493ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Robert, J.-D. (1975). Les positions épistémologiques de Gilles-Gaston Granger en sciences de l'homme. *Laval théologique et philosophique*, *31*(3), 239–263. https://doi.org/10.7202/1020493ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1975

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LES POSITIONS ÉPISTÉMOLOGIQUES DE GILLES-GASTON GRANGER EN SCIENCES DE L'HOMME

Jean-Dominique ROBERT

PHILOSOPHE, philosophe *des sciences* — et singulièrement des sciences de l'homme —, G. G. Granger est, en France, l'un de ceux qui, depuis de nombreuses années, travaillent avec le plus de rigueur à cerner les délicats problèmes épistémologiques posés par la « scientificité » propre aux sciences de l'homme et par ceux de leurs rapports avec la philosophie [1].

1. En référence à notre compte rendu de son *Essai d'une philosophie du style* (voir note précédente), nous pouvons, en première approximation, rappeler tout

1. Voici la liste de ses travaux : *Jean Cavaillès, ou la montée vers Spinoza*, in *Les Études philosophiques de France et de l'Étranger*, 1947, 282-300. — *La Linguistique moderne* (Jakobson et Martinet), in *Critique*, 1954, 551-561. — *Le symbole et la connaissance du réel*, in *Kriterion*, 1951 (4), 248-268 ; 1952 (2), 57-99. — *Concept, Structure et Loi en science économique. Essai d'épistémologie comparative*, Paris, PUF, 1955 (*Bibliographie*, 403-412). — *Méthodologie économique*, Paris, PUF, 1955. — *L'ancienne et la nouvelle économique*, in *Esprit*, 1956, n. 10, 509-524. — *La mathématique sociale du Marquis de Condorcet*, Paris, PUF, 1956. — *Événement et structure dans les Sciences de l'homme*, in *Cahiers de l'Institut de Science Économique appliquée*, série M. n. 1, 1957, 25-44.6 — *Logique, langage, communication*, in *Hommage à Gaston Bachelard*, Paris, PUF, 1957, 31-58. — *Événement et structure dans les sciences de l'homme*, in *Cahiers de l'Institut de Science Économique appliquée*, Série M, n. 6, 1959, 149-185. — *Sur la connaissance philosophique*, in *RIP*, 1959, n. 47, 96-111. — *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, Aubier-Montaigne, 1960, 2e éd., 1967 (avec un nouvel *Avant-propos : Au lecteur. Sur le Structuralisme*, 1-6). — *L'histoire comme analyse des œuvres*, in *Médiations*. Revue des expressions contemporaines, 1961, 127-142. — *Le scepticisme passionné de Bertrand Russel*, in *Critique*, 1963, n. 199, 1068-1082. — *La linguistique moderne*, in *Critique*, 1964, n. 205, 551-561. — *Information et connaissance de l'individuel*, in *Le concept d'information dans la science contemporaine* (Cahiers de Royaumont) (Information et cybernétique), Paris, Gauthier-Villars, éd. de Minuit, 1965, 389-401. — *Jean Piaget et la psychologie génétique*, in *Critique*, 1965, n. 214, 249-261. — *Objet, structures et signification*, in *RIP*, 1965, nn. 93/94, 251-291. — *Un problème d'axiomatisation en psychologie. Le « groupement » de Jean Piaget*, in *Logique et analyse*, 1965, 72-83. — *Pour une sociologie de notre temps*, in *Critique*, 1966, n. 228, 467-474. — *Épistémologie économique*, in *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard, 1967, 1019-1053 (*Bibliographie :* 1054-1055). — *Science, philosophie, idéologies*, in *Tijdschrift voor Filosofie*, 1967, 774-780. — *Sur la conception du langage dans le Tractatus de Wittgenstein*, in *World*, 1967, 1019-1053 (*Bibliographie :* 1054-1055). — *Science, philosophie, idéologies*, in *Tijdschrift voor Congrès Intern. de Philos.*, Vienne, Herder, 1968, t. II, 500-506. — *Essai d'une philosophie du style* (« Philosophie pour l'âge de la science »), Paris, A. Colin, 1968. — *Propositions pour un positivisme*, in *Man and World*, 1969, n. 3. 386-411. — *Wittgenstein*, Paris, Seghers, 1969. — *Dialogue sur le*

d'abord quelques grandes prises de position générales fort nettes, d'un auteur, dont il nous plaît, encore, de souligner la probité[2].

1.1. Dans le processus de la science, doit s'opérer une *réduction* des *significations*, qui, certes, les conserve, *neutralisées* ou « objectivées ».

1.2. Dans le domaine des sciences de l'homme, les significations qui sont données immédiatement risquent en effet de masquer les *structures positives* qui sont les *seules* déterminations possibles d'un *objet* de science.

1.3. Il y a donc un hiatus entre la richesse du *vécu* comme *totalité* et les *limitations* inhérentes aux concepts scientifiques, toujours déterminés à un niveau spécifique. Il y a donc aussi un « quelque chose » qui a échappé au regard du scientifique, du fait même de son travail d'objectivation ; un « résidu », si l'on veut, qu'il ne se résigne cependant pas à abandonner totalement. Aussi bien, cherche-t-il à tourner la difficulté, afin de « récupérer » ce surplus.

1.4. Ceci posé, il n'en reste pas moins que la chose ne pourra se réaliser, encore une fois, qu'au moyen d'un certain type d'objectivation, car les significations sont, *comme telles*, rebelles à l'« assimilation *directe* à laquelle aspire inconsidérément une fausse conception de la science » (*Essai d'une philosophie du style, op. cit.*, en note, p. 250).

1.5. En d'autres termes, c'est dire que la science ne peut vouloir jouer le rôle de la philosophie, qui consiste précisément, aux yeux de G.G., à *interpréter des significations* ; alors que la science doit construire des structures d'objet (autrement dit : des « modèles »).

1.5.1. En bref donc : en science, il y a dégagement de *sens* des éléments structuraux, alors qu'en philosophie il y a *herméneutique* des significations.

1.5.2. Exemple d'une herméneutique philosophique : le travail de Paul Ricœur dans son ouvrage l'*Interprétation* (1965, consacré à Freud). Exemple de construction de modèles structuraux, avec dégagement de sens : le travail de Claude Lévi-Strauss dans ses ouvrages sur les *Mythologies*, où il y a dégagement de *sens*, non point *interprétation* des significations.

1.5.3. On peut déjà noter ici que, aux yeux de G. G. Granger, il faut souligner la nouveauté suivante des « styles » *marxiste* et *psychanalytique* en science de l'homme : ils réagissent l'un et l'autre — certes différemment — « contre une réduction jugée trop brutale des significations dans l'objet d'une connaissance scientifique de l'homme »

---

progrès, in *Cahiers de l'Institut de Science Économique appliquée*, Série M., n. 11-12 (1961), 3-49. — *Tendances de la philosophie des sciences en France depuis 1950*, in *La philosophie contemporaine. Chroniques, II*, Florence (éd. R. Klibansky), 1968, 161-163. — *Langue et systèmes formels*, in *Langages*, 1971, n. 21, 71-87.

Renvoyons ici à deux comptes rendus importants, dont nous ferons d'ailleurs usage dans la présente section : J.-D. Robert, *La philosophie du style de G.-G. Granger*, in *Revue Philosophique de Louvain*, 1972, 282-293, et G. De Montpellier, *Phénoménologie, Pensée formelle et Sciences de l'homme*, in *Revue Philosophique de Louvain*, 1972, 325-336.

2. Peut-être pourrait-on sans flatterie lui retourner le jugement qu'il portait sur Cavaillès, dont il admirait la « pensée vraiment savante et d'une irréprochable probité ». « C'est peut-être justement à cause de sa probité exigeante qu'il n'a jamais présenté autrement ses idées qu'à partir d'une plate-forme historique, pensant ainsi se garantir des illusions de l'imagination et de l'amour-propre, qui forgent les pseudo-philosophes » (*Jean Cavaillès ou la montée vers Spinoza*, in *Les Études Philosophiques*, 1947, n. 2, p. 273).

(*Essai d'une philosophie...*, p. 251). Ce faisant, d'ailleurs, et en paraissant régresser en réintroduisant les significations à l'intérieur de la science, elles ont ré-articulé les faits humains à une *histoire* et à une lutte, engageant ainsi la science dans « la voie de l'avenir » (p. 252). Certes, vu, d'une part, les difficultés épistémologiques qui sont énormes et, d'autre part, les contextes sociaux concrets de leur développement, les travaux d'inspiration marxiste ou psychanalytique n'ont encore produit que « bien peu d'œuvres *proprement* scientifiques » (*op. cit. supra*, p. 252 ; texte datant de 1968).

2. Pour mieux saisir ce qui précède, il importe de se référer à certains textes assez techniques de G. G. Ils doivent nous permettre de préciser certains concepts chez lui fort importants.

2.1. Et d'abord celui d'« expérience ». Celle-ci implique, à ses yeux, « trois aspects liés » : *réception, communication, interaction*. Elle suppose donc des *sujets* qui ne soient pas de simples miroirs. G. G. remplace parfois le mot *expérience* par celui de « pratique », dans le but précis d'éviter qu'on interprète indûment l'expérience comme une simple « réception ». Il lui arrive aussi de le remplacer par celui de « vécu » afin que, en l'occurrence, l'expérience ne puisse pas se conceptualiser comme un « élément absolu ». En effet, ce qui est vécu est *concret* et toujours, à la fois, total et relatif. Le vécu est relatif parce qu'il a un « horizon » qui est toujours *provisoire* et *limité* dans sa totalité même. Dès lors, s'éclaire fort bien la thèse initiale et primordiale de G. G. : « Toute donnée se présente comme une *expérience* finie » (*Propositions pour un positivisme*, in *Man and World*, 1969, n. 3, pp. 387-388).

2.1.1. Par ailleurs, il faut noter soigneusement que « l'expérience comporte deux niveaux d'organisation *immanente* » (*op. cit.*, p. 389). Ce qui signifie que « *toute* expérience est ainsi, à des degrés divers, doublement organisée » : il y a en elle deux instances. L'une des instances *prédomine* dans la *perception* ; l'autre dans le *langage*, mais les deux instances en question n'en relèvent pas moins « d'un mode fondamental unique d'organisation, dont la nature se révèle dans le *symbolisme* ». Ainsi donc, il y aura deux sortes d'*organisations symboliques* : l'*organisation perceptive* et l'*organisation linguistique*.

2.1.1.1. S'exprimant alors en termes repris à Peirce, G. G. indique que « la forme extrême du symbolisme *perceptif* privilégie les liaisons d'*interprétants* » ; tandis que « les formes extrêmes du symbolisme *logico-mathématique* tendent à supprimer ceux-ci. Par là donc est souligné le « caractère pragmatique de l'expérience perceptive », car « les interprétants sont ici, pour une bonne part, des *schèmes de manipulation et d'usage* ». Au contraire, dans le cas des symbolismes logico-mathématiques, les « objets » sont des *signes*, « c'est-à-dire qu'ils se co-déterminent par leurs mutuelles relations » ; si bien que les « interprétants » du symbolisme perceptif sont « neutralisés ». De ce fait aussi ; leur ambiguïté disparaît. Ils sont « réduits » à l'état de *pures liaisons abstraites*, de sorte qu'il est permis de dire alors que la syntaxe a dévoré sa sémantique » (pp. 389-390) !

2.1.2. Ayant postulé que toute expérience requiert les deux espèces d'organisations dont l'une est la *perceptive* et l'autre la *linguistique*, G. G. avance que l'on est ainsi conduit « à concevoir la science *dans le prolongement du langage* et non dans celui de la perception » (p. 391) ; *ce qui est capital.*

2.2. Après celle d'« expérience », la seconde notion qu'il nous faut préciser avec G. G. est celle de « phénomène ». Sa thèse est ici très nette : « le phénomène est le résultat d'une *première réduction* de l'expérience » (p. 391). Une telle réduction s'effectue au niveau de la perception prise au sens le plus large et dont on n'aura pas oublié l'aspect pragmatique déjà souligné plus haut. Elle « consiste essentiellement à poser la transcendance réciproque d'un *phénomène* et d'un *sujet* ». Par ailleurs, ce qui est ici appelé « phénomène » est traité, par la conscience *naïve*, d'« objet », ou de « chose ». Il faut noter, enfin, que « l'articulation de la pratique en phénomène ne fait nullement apparaître d'emblée des *invariants structurés*, non plus que des *absolus* ultimes qui découperaient au sein de l'expérience des îlots radicalement autonomes, indépendants du « sujet »... » (pp. 391-392).

2.2.1. L'important est alors, ici, de bien reconnaître que la science ne se confond *aucunement* avec une « description plus raffinée » de l'expérience faite par une conscience naïve. Certes, cette description peut construire des « systèmes naïfs de significations immédiatement intégrées dans la pratique » : elle systématise alors l'expérience *au niveau du phénomène* ; mais, *ce n'est pas là la science* (pp. 391-392) ! Pour y parvenir, il faut autre chose, qui s'exprimera dans ce qui suit et qui sera centré sur une notion capitale : celle d'« objet ».

2.3. G. G. pose d'abord sa thèse : « l'objet est le résultat d'une réduction *du phénomène* ». Il commente ensuite en disant : « la catégorie essentielle de la pensée scientifique est celle d'objet, et je pose comme synonyme « pensée objective » et pensée scientifique, pourvu naturellement que la notion d'objet soit entendue en un sens *restrictif et précis* » (p. 392).

2.3.1. Il nous paraît que cette précision restrictive s'explicite en affirmant que l'*organisation linguistique* (voir : nn. 8.2.1.2.-8.2.1.2.) commande la « constitution de l'objet » (p. 392). Certes, cette organisation — on l'a vu — est déjà présente également dans l'organisation perceptive au sens large, mais, dans la constitution de l'objet scientifique, l'organisation linguistique devient si prépondérante « qu'il serait tout à fait erroné de croire que l'on peut passer par degré du phénomène à l'objet ». Ici, en effet, « le langage est pris non pas tant comme moyen de *communiquer* que comme moyen de STRUCTURER » (p. 393, italique de nous). On l'avait déjà dit plus haut : « la fonction des interprétants tend à disparaître, le système symbolique se réduisant à la réalisation SYNTAXIQUE DES STRUCTURES POSSIBLES, qui définissent des *invariants abstraits* » (ces deux mots soulignés dans le texte, p. 393).

2.3.2. Donc, l'objet est « purement structural au sens exact des mathématiciens » : c'est « un ensemble, entre les éléments et les parties duquel sont définies des relations déterminées. Éléments et relations sont abstraits, c'est-à-dire qu'ils n'interviennent jamais dans l'objet comme aspects vécus de l'expérience, mais seulement par les propriétés du système qu'ils constituent » (p. 393). Ce qui ne signifie, par ailleurs, aucunement que l'*objet* soit une entité *sans rapports avec l'expérience*, et la *science* un *univers d'abstractions* ! Tout simplement : l'abstraction qui constitue la science « se caractérise par une détermination aussi rigoureuse que possible des liens qu'elle se ménage avec l'expérience. Alors que le phénomène découpé dans l'expérience globale lui demeure attaché par mille filets indistincts, l'objet en est chirurgicalement isolé de façon radicale, sauf en quelques points de passage exactement reconnus, et dont on se

donne le moyen de contrôler le trafic. Ce contrôle relève de la technique instrumentale, et dépend donc largement de ses progrès » (p. 393).

2.3.3. Pour terminer les déterminations relatives à l'*objet* au sens restrictif et précis d'objet *scientifique*, il faut noter enfin que l'objet n'a rien d'une *essence*, si l'on entend par là de l'*immuable* et du *définitif*: la stabilité de l'objet est toujours, en effet, « provisoire ». En d'autres termes: l'*objet* n'est jamais qu'une figure provisoire de l'objectivité, « mais il est posé par essence comme norme et projet de connaissance », car on peut considérer l'objet, à la fois, comme « produit des succès et des échecs antérieurs », mais aussi comme « guide transcendantal » du développement futur de la science (p. 394). Ainsi compris, et malgré son invariance provisoire, il ne peut être jamais confondu avec une « chose en soi », qui relève d'une « interprétation mythique », fréquente, du reste, dans les philosophies « scientistes » (p. 394). Donc, l'objet n'est *ni* le phénomène (qu'il réduit), *ni* la « chose » de la conscience naïve, *ni* enfin la *chose en soi* de type philosophique ou mythique... Comme y insiste G. G.: assimiler l'objet scientifique et la chose n'est pas moins dangereux que d'identifier l'objet à « une création fantasmagorique de la conscience » (p. 394)!

2.4. Si ce qui précède sur l'expérience, le phénomène et l'objet est admis, il semble que l'on puisse comprendre ce que dit G. G. quand il affirme: « Ce que la langue usuelle appelle une chose ou un être c'est, au sein d'une expérience, ou bien un phénomène vécu, ou bien un *Ego* dont la présence est vécue comme phénomène, ou bien mon propre *Ego* comme limite de mon expérience. À chacun de ces trois niveaux, les changements ont une signification différente. S'il est possible d'y discerner des lois, c'est à l'objectivation de l'expérience qu'elles s'appliquent dans les deux premiers cas, non au phénomène lui-même. Il n'y a donc aucun intérêt, ni pour une connaissance supposée spéculative ni pour l'ensemble d'une pratique, à dénommer dialectiques les invariants dégagés. Ce sont les lois de la Physique, de la Psychologie ou des sciences sociales qui décrivent à un niveau donné d'objectivation ce que sous-tendent les transformations des phénomènes, et non pas de super-lois dialectiques. En ce qui concerne la troisième instance, celle des *Ego* eux-mêmes en tant que centres de réception, de communication et d'intervention, la situation est différente. Ces *Ego* comme tels ne sont pas objectivés ni objectivables; parler de leurs changements, c'est se référer aux transformations de l'*ensemble de l'expérience commune* que ces *Ego* limitent » (p. 395).

2.4.1. La thèse de G. G. est donc: « nulle objectivation scientifique n'est possible pour la totalité de l'expérience », pas plus que « nulle super-logique » ne gouverne l'ensemble des structures dégagées par les sciences de l'homme. En effet: quand on considère l'expérience objectivée par les sciences de l'homme, celles-ci s'efforcent simplement de « déterminer, à différents niveaux hiérarchisés ou enchevêtrés, des structures, définies en tant que telles comme systèmes logiques ». Elles ne vont pas au-delà (p. 397). C'est ce que nous allons voir sous un autre jour encore en analysant une autre thèse de G. G.: « La science ne consiste *qu'à* déterminer des objets » (p. 400). Ce faisant, nous allons rencontrer un quatrième concept central et capital de sa pensée: celui de « modèle ».

2.5. Faute de souligner les « limites de la pensée scientifique », écrit-il, on risque de tomber dans un « scientisme arrogant et ridicule »; à moins, au contraire,

d'attribuer le nom de science à n'importe quelle discipline de pensée, « tournât-elle le dos à l'objectivation de l'expérience » (p. 400) !

2.6 Dire que la science vise à *objectiver l'expérience*, c'est dire qu'elle veut « construire des *modèles abstraits* des phénomènes » (p. 400).

2.7. Or le « modèle », pour G. G., se définit comme suit : « un ensemble abstrait structuré, mis en correspondance avec un phénomène opératoirement défini, et permettant des prévisions quant aux divers états de ce phénomène. Un modèle n'objective jamais qu'une partie de l'expérience, et, dépendant de l'état des techniques matérielles et mentales, il est toujours provisoire » (pp. 400-401). Ceci posé, on doit ajouter que la science, du fait que l'on vient d'énoncer, « n'a pas le privilège de la pensée rigoureuse, mais seulement celui d'une pensée à la fois rigoureuse et objective » (p. 401).

2.8. Il est absolument nécessaire d'entrer ici dans les précisions techniques relatives aux diverses sortes de modèles, car la chose nous est indispensable en raison même du but que nous poursuivons : cerner le type de « scientificité » propre aux sciences de l'homme. G. G. nous apporte, en effet, des distinctions importantes et qui devront jouer efficacement dans la problématique de la distinction des sciences de l'homme d'avec les sciences exactes ou naturelles.

2.8.1. Il pose d'abord deux types distincts de modèles abstraits de type scientifique ; servant, donc, à « *objectiver* les phénomènes ». Il le fait en ajoutant que la confusion entre ces deux types est « une source de polémique à l'encontre de la pensée scientifique » (p. 410). Les premiers modèles sont les modèles « formels » : « ce sont des structures abstraites au sens strict, dont les éléments sont déterminés seulement par leurs lois de composition au sein de l'ensemble. Toutes les théories physiques sont de ce type. Leur degré de complexité dépend du nombre des éléments et de leurs relations mutuelles, mais aussi du fait que cette structuration s'effectue à un ou plusieurs niveaux superposés » (p. 401).

2.8.2. Le second type de modèles est appelé par G. G. « modèles *herméneutiques* » ou encore : « systèmes signifiants », voire « quasi-modèles ». Sa caractéristique est de ne s'appliquer qu'aux *phénomènes de comportement, humain ou animal.* Les systèmes d'organisation en mythes proposés par Lévi-Strauss dans *Le cru et le cuit* en sont un exemple. Voici comment les caractérise G. G. : « Ils consistent en un recensement des notions, images ou idées, qui ne sont plus alors des éléments quelconques, comme dans les modèles du premier genre. Leurs relations mutuelles ne sont pas davantage des relations quelconques. Chacun d'eux a pour fonction de « signifier » par opposition et coordination à tous les autres, à la façon des phonèmes de la seconde articulation d'une langue. On objective ainsi un cadre de comportement, dont le niveau perceptif est justement l'organisation vécue du langage » (p. 402).

2.9. Ceci posé, on tomberait dans l'erreur en affirmant que « les phénomènes de comportement ne se prêtent *qu'à* une objectivation *herméneutique* (p. 402, italique de nous) ! Il faut au contraire soutenir que l'on doit arriver, avec les progrès mêmes d'une discipline parvenue à sa maturité, à faire jouer une *double objectivation* des phénomènes en cause. Donc on se trouve, *avec les sciences de l'homme*, dans la nécessité de faire jouer, *à la fois*, des modèles de type *formel*, comme en physique, et des modèles *herméneutiques* propres aux sciences du comportement animal ou humain (pp. 402-403).

2.10. On a vu qu'il ne pouvait y avoir, pour G. G. ; « de science de la *totalité* du vécu » ; la « totalité de la pratique » n'étant pas réductible à un *objet*. En conséquence aussi, la philosophie ne peut être la « science *suprême* du tout *enfin objectivé* » (p. 403) !

2.11. Et si la philosophie, à juste titre, veut « penser la totalité de l'expérience, c'est-à-dire de la pratique », et ainsi « rapporter chacune de ses instances » à un *niveau* de la totalité, c'est pour « en dégager la *signification* » : celle-ci est alors « transcendante » par rapport au niveau considéré. Ainsi, « d'une expérience de rapports avec autrui, le psychologue, le sociologue, tracent des modèles divers où interviennent des éléments abstraits liés en structures. Rapporter le contenu de cette expérience à l'ensemble d'une situation vécue comme un tout, c'est déjà philosopher, et dégager des significations qui sont, par leur nature, irréductibles aux modèles. À des niveaux d'intégration plus élevés de l'expérience, les significations dégagées par le philosophe s'ordonneront selon les perspectives auxquelles il donnera le nom de Dieu, de Nature, de Destinée humaine, de Pratique sociale... ; à l'un des niveaux intermédiaires, une épistémologie par exemple interprétera la science elle-même comme expérience totalisée au sein de laquelle prendront signification les différents aspects et moments de la connaissance objective » (p. 404). Or, par là, nous revenons à ce qui avait été dit plus haut : la science construit des *modèles*, elle dégage des *sens* ; la philosophie, elle, « dégage des significations ».

2.12. En conséquence, « *axiomatiser, au sens strict*, « une philosophie », c'est peut-être un « exercice d'analyse instructif », mais il est « *philosophiquement* illusoire ». En effet, « les significations que dégage le philosophe, transmuées en concepts formels dans un système abstrait, perdent leur intention philosophique, et deviennent les éléments d'une pseudo-science, imprudemment libérée de la visée « locale » et manipulatoire qui fonde le processus réel d'objectivation » (p. 408).

2.13. Par ailleurs, il faut dire que « les philosophies qui survivent à leur temps sont celles qui continuent d'offrir aux hommes un cadre d'interprétation significatif pour la totalité de leur expérience. Et si les systèmes philosophiques se succèdent au cours des temps, c'est qu'aucun d'eux ne parvient jamais à satisfaire pleinement ce désir d'interprétation totale » (p. 408).

2.14. Il nous semble qu'une ultime conclusion de tout ce qui précède peut être formulée comme le fait G. G. dans un remarquable article sur *Science, philosophie et idéologies* (*Tijdschrift voor Filosofie*, 1967, pp. 779-780) : « Des thèses proposées, il résulte donc que philosophie et science demeurent radicalement distinctes par leurs visées et la nature des constructions qu'elles établissent. Une science de l'homme ne saurait, par conséquent, faire double emploi avec une anthropologie philosophique. Mais l'une comme l'autre supposent un dédoublement de l'abstrait et du concret, du pensé et du vécu que les idéologies oblitèrent. Celles-ci, toutefois, sont inéluctablement attachées à la pratique humaine, de telle sorte que la tâche du philosophe ne devrait pas être tant de leur livrer un combat inutile, que de dénoncer inlassablement en lui-même et en autrui la confusion indéfiniment répétée du vécu et du pensé » (pp. 779-780).

2.15. Dans l'article que nous venons de citer, G. G. indique également certains traits spécifiques du modèle et certaines distinctions entre modèles. Il est bon d'y revenir sous le biais qui est alors le sien, et qui est l'opposition du *modèle* au *mythe*.

2.15.1. Première chose à signaler: on est là en face de « deux types de symbolisation de l'expérience », « qui sont radicalement différents » (p. 771). Le modèle vise à « *représenter* la systématicité-postulée- des phénomènes » ; alors que le mythe est « un ensemble d'éléments *concrets*, organisés en un récit, visant à *présenter* la signification des phénomènes » (p. 772).

2.15.2. Dans le cas du modèle, il y a donc un « dédoublement entre *représentant* et *représenté* » qui est essentiel à la science. On l'a déjà dit ; les éléments ne sont pris alors que comme « supports *neutres* des relations qui définissent la structure ». Dans le mythe, par contre, les éléments appartiennent au *vécu*. En d'autres termes : dans le cas du modèle « on superpose deux plans, dont l'organisation de l'un joue comme *signe* de celle de l'autre ». Dans le cas du mythe, au contraire, on juxtapose deux « fragments du vécu dont les organisations *s'évoquent* ». Ceci posé, on doit dire : « le modèle est la catégorie instrumentale de la science » ; alors que « le mythe est, dans nos cultures post-néolitiques, la catégorie instrumentale par excellence des beaux-arts » (p. 772). G.G., enfin, ajoute que, dans le mythe, « les éléments sont toujours pris avec leurs *surdéterminations* concrètes » (p. 773).

2.15.3. Dans les modèles, où — on l'a dit et redit — les éléments ne sont pris que comme points d'appui des relations qui les organisent, il y a lieu de distinguer plusieurs types très divers. Une première distinction doit s'établir entre des modèles dits « fonctionnels » (qui se subdivise elle-même) et des modèles appelés « sématiques » : distinction parallèle à celle qui divise modèles *formels* et modèles *herméneutiques*. Les seconds : modèles sémantiques, note G. G., sont d'ailleurs le propre des *sciences de l'homme*. « Pour les autres sciences, écrit-il, ou bien de tels modèles ne peuvent se présenter qu'aux débuts de l'exploration de l'objet, ou bien ils sont confondus avec le mythe. Mais une telle confusion ne peut avoir lieu que dans la mesure où les éléments organisés sont insuffisamment abstraits ; c'est cette abstraction rigoureuse qui, en permettant une liberté combinatoire totale, fait passer ici du mythe au modèle (pp. 773-774).

2.16. Dans son article de la *Revue Internationale de Philosophie* (1965 - voir note précédente), G. G. avait traité des modèles en science de l'homme d'une manière qui peut compléter ce qui en a été dit jusqu'ici. Il y précise en effet des éléments importants de sa problématique [3].

2.16.1. À propos du concept de structure, en particulier, il faut noter d'abord ce qui suit : « Nous posons qu'une structure est un *abstrait* par le moyen duquel une activité *concrète* de connaissance définit, *à un stade donné de la pratique*, une forme d'*objectivité* : la structure n'est donc pas, en ce sens, dans les choses ; elle n'est pas non plus seulement dans la pensée, comme un modèle de l'être, ou comme un reflet, elle résulte d'un travail du sujet appliqué à une expérience, et c'est elle qui contribue à découper avec précision la chose dans cette expérience, en lui conférant le statut d'objet » (p. 255). Le fait que plusieurs structures puissent concourir à « mettre en forme une même expérience » prouve que les structures sont des « outils et des moments d'un traitement de l'expérience » et non des « *aspects* de l'expérience »,

3. L'essentiel de cet article est repris dans *Essai d'une philosophie du style* (voir note précédente) au chapitre V : *Le problème des significations* (pp. 111-143).

comme il arrive trop souvent qu'on le croit lorsqu'il s'agit des « sciences humaines » (p. 255).

2.16.2. Par ailleurs, il est évident, pour G. G., que les structures, qui découpent donc dans l'expérience un objet, laissent *forcément* un « surplus » qui, lui, n'est pas *objectivé*. Comme il le dit : il y a « un surplus de l'expérience » (p. 252). Il y a, en d'autres termes, quelque chose « qui ne reçoit pas de structuration manifeste, mais qui est l'envers inséparable de toute activité saisie dans son intégrité ». Cet aspect de la pratique, G. G. lui donne le nom de « signification » (p. 252). Il y a donc un *résidu*, ou un *surplus*, qui devient d'autant plus manifeste lorsqu'il est question des sciences de l'homme. Auquel cas, on l'a déjà dit au début de cette section, le scientifique ne se résout pas à laisser un tel surplus totalement hors de ses prises. On y reviendra. En attendant, revenons à la description de la signification de G. G. : elle est « un renvoi à ce qui échappe à une certaine structuration manifeste dans une expérience ». En d'autres termes encore : « toute pratique pourrait se décrire comme une tentative pour transformer l'unité d'une expérience en une unité de structure, mais cette tentative comporte toujours un résidu. La signification naîtrait des allusions à ce résidu que la conscience laborieuse saisit dans l'œuvre structurée, et introduit comme imperfection de la structure » (p. 258).

2.16.3. Toujours à propos de la signification au sens où l'entend G. G., il faut souligner encore que celle-ci « disparaît des langages formels — et avec elle, bien entendu, toute l'épaisseur, l'opacité, le poids des langues usuelles. Les langues formelles ignorent les symboles « d'embrayage » sur une expérience vécue : les oppositions de personne et de temps, par exemple. Un usage transcendantalement correct de ces langues exclurait donc toute évocation d'interprétants (au sens de Peirce) ». En fait, cependant, « tout mathématicien utilise la langue mathématique, en symbiose avec sa langue naturelle, en douant les symboles de significations plus ou moins prégnantes, parce qu'il est capable jusqu'à un certain point de *vivre* une expérience mathématique » (p. 265).

2.16.4. Cependant, beaucoup plus importantes encore pour nous sont les précieuses remarques de G. G. relatives à la « signification » *dans la problématique des sciences de l'homme* : si l'on admet, en effet, que « la notion de signification s'introduit dans l'usage de tout système symbolique », ne faut-il pas en tirer les conséquences, puisqu'aussi bien « n'importe quel ensemble de FAITS HUMAINS se caractérise par un *aspect symbolique* »? C'est dire, donc, que le fait humain « renvoie à une organisation *structurable* à découvrir *d'une part* et à une suite d'interprétants *d'autre part* » (p. 266).

2.16.5. Dès lors aussi, l'on est conduit en plein problème épistémologique : celui posé par « une connaissance objective de l'homme ». En bref : « une réduction des significations du fait humain est-elle possible, en quel sens est-elle nécessaire à la constitution d'une science? » (p. 267). En réponse à ces questions, G. G. adopte les positions que nous lui connaissons déjà : « Objectiver le fait social ou le fait psychique de façon à lui coordonner un modèle abstrait dont les éléments sont définis par des liaisons naturelles, ce n'est pas en ramener l'essence et les modes à une réalité de type inférieur. Rien n'oblige à *interpréter* les liaisons comme des contraintes mécaniques et des échanges d'énergie. La structure abstraite, au contraire, implique un refus d'interprétation que la réalité des faits obligera du reste à fléchir tôt ou tard, mais au

profit d'une construction nouvelle, plus adéquate, encore abstraite cependant » (p. 267).

2.16.6. Ce résumé de sa pensée, G. G. emploiera le reste de son article à l'expliciter. Il nous sera très profitable de le suivre. G. G. le développe d'ailleurs en élargissant ses perspectives puisqu'il parvient à un schéma final où le travail du philosophe sera, lui aussi, examiné et situé par rapport à celui du scientifique.

2.16.7. Le lecteur doit se souvenir que, au début de son article, G. G. oppose la *structure*, comme résultat d'une *objectivation* manifeste due à la recherche scientifique, à « une organisation latente de l'expérience, non actuellement objectivée et à laquelle les éléments du symbolisme structural secondairement et éventuellement renvoient » (p. 284). Il applique alors la chose au cas des mathématiques, où une certaine « sémiologie » aurait son rôle à jouer.

2.16.8. Mais il est de première importance de souligner ici que, dans les cas des sciences de l'homme, se passe quelque chose de *tout à fait spécifique*; et G. G. l'exprime en disant: « la nature spécifique du fait humain entraîne qu'il doive *lui-même*, immédiatement, en tant qu'expérience vécue, être saisi comme significatif » (p. 284). Et c'est la raison pour laquelle « il faut alors » considérer un autre niveau de sémiologie » que celui qui joue dans le cas des mathématiques ». De plus, « cette sémiologie fera partie intégrante du processus d'objectivation plutôt que de son commentaire » (ce qui était le cas de la sémiologie mathématique qui n'est qu'une « métalangue »).

2.16.9. Enfin — ce qui est capital —, une sémiologie comme celle qu'on doit avoir en vue pour les sciences de l'homme ne devra faire intervenir que des *sens* et non des interprétations de *significations*. Les interprétations relèvent, en effet, pour G. G. — on l'a vu —, du travail du philosophe et non du scientifique (p. 285).

2.16.10. Un exemple: l'étude des programmes électoraux. G. G. dit tout d'abord que, sauf erreur de sa part, ils n'ont pas encore fait l'objet d'une étude « sémiologique » telle qu'il vient d'en être question. À leur sujet il rappelle ensuite que le champ d'une recherche non sémiologique et de type classique a été et reste valable: « le sociologue ou le psychologue tente alors de construire des modèles abstraits des différents types de programme pour une campagne donnée, par exemple ». Il est évident que les éléments des modèles proviennent d'une analyse des « contenus » de programmes, et, par là, il semble qu'il est fait état de leur sens. En réalité, cette analyse doit aboutir à ne conserver *que* des caractères *objectifs* mis en relation avec différentes données relatives aux électeurs, aux faits politiques antérieurs, etc. On se trouve donc devant un ensemble de *relations* que l'on s'efforce de coordonner en un tout structuré qui constitue un *modèle* au sein duquel différents traits se détermineront mutuellement » (p. 286).

2.16.11. Face au champ décrit et à son type de recherches, G. G. indique alors les éléments d'un projet d'étude des programmes électoraux qui serait, lui, « sémiologique »; et dont il dégage certaines exigences: « Une analyse sémiologique de programmes électoraux devrait s'attacher à recenser exhaustivement les thèmes en vue d'en dégager un *système* d'oppositions, faisant apparaître chaque programme comme une variante combinatoire, à la manière dont se distinguent différents syntagmes d'une langue » (p. 286). Certes, les programmes que l'on analyse alors sont évidemment des textes, mais « l'analyse les prend ici non en tant que tels, et selon leur sens linguistique

immédiat, mais dans leur usage *connotatif*: le langage naturel et ses renvois significatifs sont ici pris comme *matériel signifiant* dans une organisation expressive de niveau supérieur, qui constitue précisément l'objet de l'analyse sémiologique envisagée. Le modèle signifiant ainsi construit ne doit pas être pensé comme nécessairement conscient et intentionnel. Il est finalement du même genre que les modèles formels qui lui sont opposés, avec cette différence que sa structuration est essentiellement celle d'une combinatoire « saussurienne », dont le prototype parfait demeure celui d'une phonologie, c'est-à-dire d'un code informationnel » (p. 286).

2.16.12. Si l'on accepte — et après l'avoir bien compris — ce qui précède, il doit être clair que la sémiologie ainsi en vue « constitue une tentative de structuration abstraite, et non pas une transposition directe du vécu, des liaisons vécues; son originalité épistémologique vient du type de structuration qu'elle met en œuvre et qu'elle emprunte à la langue, fait spécifiquement humain » (p. 286).

2.16.13. Cet exemple donné, G. G. revient alors à sa thèse générale: « Nous continuons de penser qu'une science de l'homme ne saurait se passer de considérer simultanément les deux types de modèles, et que leur unification au profit de l'un d'eux est un leurre. Mais il est opportun d'insister également sur le caractère radicalement non « spiritualiste » et non « psychologiste » de l'analyse sémiologique, fût-ce pour mettre en garde ses propres adeptes, mais plus encore pour dénoncer l'équivoque scientifique d'une herméneutique des significations qui croirait pouvoir se donner comme analyse sémiologique objective » (p. 287).

2.16.14. La chose est donc bien nette: il y a l'interprétation des significations qui relève de la philosophie — ou, mieux — des philosophies; il y a la création scientifique de modèles qui s'en distingue radicalement, et dont la dualité (modèles de l'analyse classique, et modèles relevant de la sémiologie scientifique) ne doit pas être réduite, de quelque façon que ce soit.

2.16.14.1. C'est pour avoir distingué l'interprétation des significations (réservée à la philosophie) de la construction de modèles, que G. G. écrit aussi ce qui suit: « la notion très intéressante et très féconde de « structures significatives », introduite par Lucien Goldmann nous paraît génératrice d'équivoques » (p. 287). Pour G. G., en effet, la conception d'une « mise en perspective des faits en tant que vécus dans une expérience totalisante » ne saurait donner naissance à une *véritable* structure ». Donc, aussi, « une analyse interprétante des *structures significatives* » ne peut « faire partie, *à proprement parler*, de la science » (p. 288, italique de nous). Aussi bien, ajoute-t-il pour finir: une telle analyse ne touche à la science « que par l'extrême pointe philosophante de l'histoire ». En bref donc: quand on propose une analyse des œuvres et des situations de ce type, « elle outrepasse sans hésiter les limites du processus de réductions structurales convergentes de l'histoire » (p. 288).

2.16.15. Ainsi, G. G. accepte que les sciences de l'homme se servent de modèles spécifiques, et que *s'y ajoutent* des analyses de *type interprétatif* telles que celles de Lucien Goldmann, mais il refuse de les rattacher au travail du scientifique, parce qu'elles sont précisément des *interprétations de significations*.

2.16.16. Dans le résumé final de son article, G. G. propose alors trois *niveaux* de ce qu'il appelle une « *sémiologie des faits humains* »: le « fait humain vécu » était découpé dans une « expérience totalisante et active » qu'il identifie à la « pratique » de Marx; deux modes d'*objectivation* s'offrent alors à une pensée *scientifique*: la

« construction de *modèles* formels *classiques* » d'une part, et « la construction de *systèmes signifiants* », d'autre part.

2.16.16.1. La construction des *systèmes signifiants* constitue donc une sémiologie *propre aux sciences de l'homme* : elle « vise à transmuer le vécu en une structure-objet. Elle n'est pas *toute* la science de l'homme, dans la mesure où les faits humains découpés dans le vécu ne se réduisent pas tous uniformément à des structures saussuriennes, mais aussi à d'autres types *formels* » (pp. 288-289). Quant à l'interprétation des significations dont on sait qu'elle appartient à la philosophie, on peut l'appeler aussi sémiologie, mais dans un tout autre sens que la sémiologie scientifique propre aux sciences de l'homme.

2.16.17. La philosophie, si l'on peut dire, « commente les significations », et si l'on pose que « ces significations concernent le rapport de la pensée symbolique en général à l'expérience considérée comme *totalité* vécue, la question du primat philosophique de la spéculation sur la pratique ou de la pratique sur la spéculation trouve une solution naturelle. Toute philosophie est réflexion sur une connaissance, parce que toute expérience humaine est à quelque degré objectivante ; il suit de là que toute philosophie qui se voudrait purement pratique ou « existencielle » se résoudrait en idéologie. Mais toute objectivation s'effectue comme travail, et une philosophie spéculative de la connaissance est vide » (p. 290).

3. Dans un dernier groupe de réflexion, nous voudrions avec G. G. revenir sur ce qui est *spécifique* aux sciences de l'homme et souligner, d'un nouveau point de vue, ce qui fait précisément leur difficulté. Ce ne sera pas là un doublet, malgré les apparences. Pour réaliser notre but, nous allons paradoxalement remonter à l'un des textes anciens de notre auteur, pour terminer par un chapitre de son *Essai d'une philosophie du style*. Entre les deux, nous intercalerons certains aperçus fort éclairants exprimés en des termes sur lesquels on n'avait pas encore insisté jusqu'ici.

3.1. Dans le premier texte, G. G. fait état d'une situation de fait, relative à l'année 1947 : « L'homme lui-même, dans sa nature sociale et psychique, semble encore, il est vrai, échapper à l'emprise de la science. Situation paradoxale, puisque la pensée logique paraîtrait devoir être plus proche de la nature sociale que de toute autre nature. Mais la difficulté de cette entreprise demeure suspendue à la découverte des catégories convenables à partir desquelles une « science de l'esprit », comme on dit, faute d'un meilleur terme, puisse se développer à la manière des sciences physiques. Nous ne doutons pas que cette dialectique ne se fasse bientôt jour par une révolution comparable à celle qui mit en branle la physique par la considération des rapports d'étendue. C'est alors que l'application de cette science nouvelle aboutira sans doute à substituer au mythe — qui est le principe moteur de cette nature psycho-sociale — une forme adéquate et toujours en progrès de la pensée claire » (*Pygmalion, Revue Philosophique de France et de l'Étranger*, 1957, p. 299).

3.2. Dix ans après, G. G. pouvait écrire : « nous croyons pouvoir formuler d'ores et déjà l'espoir que les sciences de l'homme sont *en voie de surmonter* les *contradictions qui dérivent* de leur nature *interne*, et des liens étroits qui les font dépendre de la contexture de notre société » (*Événement et structure dans les sciences*

de l'homme, in *Cahiers de l'Institut des Sciences Économiques Appliquées* (Série M., n. 1), n. 55 Mai–Décembre, 1957).

3.3. Cette simple petite phrase — il faut le noter — indiquait fort clairement déjà le type de difficultés qui assaillent les sciences de l'homme de par leur *nature intrinsèque* et leur objet propre: *le « fait » humain*. Comme notre enquête l'a révélé à satiété, l'homme étant à la fois *sujet* et *objet* de science, les liens sont bien étroits entre sa recherche et la société même où il se développe. Par ailleurs, la science semble devoir être « du nécessaire », de l'« universalisable », au moins. Or, l'homme est nécessairement un individu: il est dans l'histoire et fait son histoire de façon contingente. Donc, comme le dit le titre exprès de l'article: il y a un problème posé par: *Événement et structure dans les sciences de l'homme*. Et c'est ce que souligne fort bien le texte suivant: « la difficulté des sciences humaines vient de ce que l'individuation de leur objet est un caractère essentiel, et qu'on ne peut feindre de totalement négliger sans que l'objet lui-même disparaisse. Faut-il en conclure que l'histoire seule peut viser l'homme? L'évolution et les progrès d'une psychologie, de sciences sociales diverses, montrent qu'il n'en est rien. Le problème méthodologique à résoudre est *la mise au point de concepts qui rendent accessible cet objet événementiel à une pensée structurale*; les efforts des sociologues, des linguistes, des psychologues, des économistes convergent déjà, croyons-nous, vers une solution à laquelle nous donnerons, faute de mieux, le nom de *type*, et qui serait la catégorie fondamentale des sciences de l'homme. Le type, qui n'est ni une *classe*, ni un *individu*, participe de l'individuel en ce qu'il est lié à des conditions toujours « locales » et spécifiques. Il ne s'agit pas ici du type idéal des phénoménologues, mais d'une construction fondée sur l'observation, voire l'expérience. Un modèle économique, un système de parenté, pourvu qu'on en marque bien les limites, sont des types. Un type est donc une espèce du genre structure. C'est un instrument épistémologique, non un mode ou une norme d'existence — en quoi il se distingue encore de l'*Idealtypus* de Max Weber. Dans la mesure où la technique mathématique permet de décrire l'articulation de telles structures, elle intervient dans les sciences humaines » (pp. 42-43).

3.3.1. Ceci dit, il est important d'ajouter encore la remarque que fait ensuite G.G.: « Le nom de *modèle* est ici équivoque, puisqu'il s'applique aussi bien dans les sciences de la nature. En fait, nous avons cru discerner dans l'usage économique du modèle des caractères particuliers, constitutifs de l'objet même des sciences humaines. Cette originalité du type est principalement attachée à l'essentielle non-universalité de ces modèles, et à la distinction fondamentale entre variables stratégiques et variables neutres » (p. 43).

3.4. Il ne sera pas inutile d'expliciter encore la pensée de G. G., en soulignant avec lui que c'est cette opposition de l'*événement* (concret, singulier) et de la *structure* (qui doit posséder certains caractères de stabilité structurale) « qui semble constituer la source principale des problèmes épistémologiques soulevés par les sciences de l'homme » (p. 25). C'est qu'en effet depuis la révolution galiléenne, les sciences de la nature semblent se présenter comme « une vaste entreprise de structuration et d'*élimination* de l'événement en tant que tel » (p. 26, italique de nous). Il importe donc que pour aborder les sciences de l'homme on soit en possession de concepts et de modèles où l'événement ne soit pas rejeté dans les ténèbres extérieures de la science véritable (dont les sciences de la nature paraissent être les exemplaires les plus

parfaits). Une « conversion », si l'on peut dire, doit — ou mieux — a donc dû s'effectuer ici, et la notion de structure en linguistique a été ,en l'occurrence, un facteur déterminant, comme s'attache à le montrer G. G. (pp. 27 et ss.).

3.5. Depuis Saussure, on voit bien que « le fait linguistique n'est pas immédiatement donné en tant qu'objet de science » ; si bien que « la langue, objet du linguiste, est... définie comme résultat d'un acte de connaissance qui oppose une *structure* à un *événement* linguistique, la chaîne parlée ». D'où l'idée d'une autonomie radicale de la structure linguistique (p. 28). À quoi il faut toutefois ajouter ce qui suit :

3.6. « Mais, écrit en effet G. G., l'autonomie de la structure ne s'étend pas au langage pris comme événement concret, et la théorie de la langue appelle une science appliquée de la parole. Aussi bien, le caractère abstrait et résolument formaliste de cette conception ne doit pas être apprécié comme un trait définitif ; il importe de le comprendre comme signe d'un moment nécessaire et fécond de la démarche scientifique, dont la portée et la valeur n'apparaîtront pleinement que par l'examen du moment complémentaire, et des efforts qui se dessinent actuellement pour dépasser, en l'intégrant, cette conception radicale » (p. 28).

3.7. En fait, poursuit G. G., « il est significatif de constater au sein même des écoles structuralistes (en linguistique) une tentative pour dépasser le caractère statique des théories antérieures. Si modestes que puissent être les résultats acquis dans cette voie (texte écrit en 1957), l'essai pour aborder le problème dynamique au moyen de la notion de structure ne peut manquer de retenir l'attention de l'épistémologue, et d'alimenter la réflexion du sociologue, du psychologue et de l'économiste. C'est à un processus de *réintégration du temps* que nous assistons ici (p. 30, italique de nous). Ainsi, un Martinet veut-il essayer d'expliquer les transformations du système phonique au moyen d'une « causalité interne », grâce aux instruments que la statique structuraliste a construits (p. 30). En bref — et après bien d'autres remarques significatives —, G. G. conclut : « l'évolution dialectique vers une science concrète du langage semble s'amorcer dans le cadre de l'*opposition toujours mieux élaborée entre structure et événement* » (p. 31).

3.8. G. G. poursuit alors en montrant que ce qui est arrivé en linguistique s'amorce de façon parallèle en psychologie et en sociologie (pp. 31 et ss.). Ainsi, par exemple, il est indéniable qu'un effort véritable de dialectisation du « conflit structure-événement » a été entrepris par Kurt Lewin, d'une part, et Jean Piaget et son école, de l'autre (p. 32).

3.9. En sociologie, le problème de la structure, par rapport à l'événement, se présente encore (écrit en 1957) sous la forme préliminaire d'une « polémique » ; laquelle provoque un examen de conscience méthodologique chez les scientifiques (p. 34). Dans la discussion, G. Gurvitch souligne que « les rapports effectifs entre structure et conjoncture sont une question de faits », et elle doit être examinée par chaque cas particulier. Il a raison, commente G. G., mais, « c'est précisément à cet ensemble structure-conjoncture qu'il convient de ramener la notion de *modèle* dans les sciences humaines, *à condition toutefois* de considérer essentiellement le modèle comme un « instrument de connaissance » et non comme une « structure ontologique » (p. 36).

3.10. Si l'on accepte de faire de la structure un « instrument de connaissance », on la distingue donc des relations sociales elles-mêmes (la structure de G. Gurvich). Elle devient un *modèle*: un changement apporté à un élément en entraîne donc aussi dans les autres ; le modèle est susceptible de variantes isomorphes ; il permet des prédictions et « rend intelligibles les faits observés » (p. 38). Enfin — caractère que souligne G. G. — le modèle, dans les sciences humaines est toujours « partiel » et en un certain sens, « conjectural ». Par où, souligne-t-il, « éclate son originalité *par rapport aux types de structuration des sciences de la nature* » (p. 38, italique de nous). « Il ne se présente donc pas comme un système d'explication global, épuisant un champ phénoménal défini absolument ». Et cette limitation est d'ailleurs la *marque de sa fécondité*. C'est précisément, continue toujours G. G., parce que « le fait humain est total que la pensée structurale se place explicitement dans une perspective qui est toujours, d'une certaine manière, une perspective de conjoncture, qu'elle ne vise qu'à une modalité déterminée stratégiquement de l'étant. Tout se passe (donc) comme si *la réalité humaine ne se révélait à une pensée scientifique vraiment efficace* que *par morceaux* » (ces deux derniers mots mis en italique par G. G.).

3.11. *Conclusion brève*: « si la science des faits humains est possible autrement que comme compréhension historique d'un devenir concret, et parallèlement à elle, alors la méthode des modèles est sa méthode et tout ce qui n'est pas histoire ou théorie structurale des modèles est littérature » (p. 38) !

3.12. Si l'on accepte cela, on pose, *à la fois*, l'autonomie des sciences humaines à l'égard de l'*Histoire* et le type d'intelligibilité propre qu'elles peuvent engendrer. À quoi il faut encore ajouter, comme le fait G. G., que, dans le cas des modèles propres aux sciences humaines dont il est ici question, « l'introduction du temps constitue... un processus épistémologique essentiel qui ne consiste nullement à rejeter l'aspect formel du modèle au profit d'une phénoménologie « qualitative », mais à conceptualiser autant qu'il est possible la temporalité intuitivement saisie du phénomène ». Aussi bien, « pour qui ces efforts seraient vains, l'explication sociologique se réduit, finalement, à celle que peut fournir l'histoire » (p. 41).

3.13. Les explicitations nécessaires relatives à l'histoire *comme discipline spécifique* sont données par G. G. dans son *Essai d'une philosophie du style*. Entre le présent article, tel qu'il vient d'être analysé, et ce remarquable ouvrage, le temps a passé. Le lecteur pourra s'en apercevoir ! Mais il nous a paru révélateur de voir comment, il y a quinze ans, la problématique et les difficultés des sciences de l'homme étaient déjà finalement perçues par G. G., et comment il les exprimait concrètement. Il nous a semblé aussi que les solutions qu'il apporte aujourd'hui à cette problématique si délicate n'en ressortent que mieux, et que ses efforts épistémologiques présents apparaissent encore dans une lumière plus appréciable. Ayant, en effet, par ce retour en arrière, mieux vu comment se posaient jadis problèmes et difficultés, on mesure aussi de façon plus tangible les progrès réalisés. L'espoir, dont faisait preuve le texte de 1947, n'en montre aussi que mieux la perspicacité de son auteur et sa lucidité en pleine période d'incertitudes et de polémiques relatives aux sciences de l'homme.

4. Dans le chapitre VIII de son *Essai d'une philosophie du style*, G. G., malgré les progrès réalisés — nous sommes alors en 1968 —, ne force cependant pas la note.

Au contraire, et il fait parfaitement la distinction entre la linguistique et d'autres sciences de l'homme, en particulier : la *psychologie* et les *sciences sociales*. À ses yeux, en effet, ces dernières ne sont pas encore parvenues « à définir les catégories » qui assureraient — fût-ce de façon provisoirement satisfaisante — l'objectivation du vécu humain (p. 219) ! Cela ne va certes pas jusqu'à dénier qu'elles « témoignent avec vigueur d'une maîtrise progressive de l'obstacle » qui leur est propre et qui consiste, précisément, dans la nécessité d'« objectiver le vécu » ; « obstacle, poursuit G. G., le plus redoutable que le projet scientifique ait eu jusqu'alors à surmonter » (p. 219). En bref : il faut donc ne jamais oublier que l'on a affaire, en psychologie et en sociologie, à des « sciences encore mal constituées »... (p. 219) !

4.1. On sait qu'un premier pas a été fait en direction d'une objectivation du vécu humain par un certain type de « neutralisation » du vécu, mais il ne peut suffire, et les distinctions exposées précédemment entre modèles *formels* de type classique et modèles *herméneutiques* le prouvent assez (p. 225). C'est bien pourquoi « le problème d'une objectivation (et non d'une simple « neutralisation ») de l'action est-il parvenu à se réaliser grâce à la description de l'organisation « d'un champ d'action » ; ce qui équivalait à une « description de l'action » (p. 233). Or, ce qui fait la différence entre le style de « neutralisation » des modèles formels et le style d'*objectivation* de l'action, ce n'est pas, et G. G. y insiste, le fait que la conscience y soit absente, dans un cas, et présente, dans l'autre. L'essentiel est bien plutôt ici que l'on soit en face de « modèles signifiants » ou « modèles sémantiques » (p. 233).

4.2. Il est clair aux yeux de G. G. que, en psychologie, par exemple, Jean Piaget a été l'un des artisans du progrès. Comme il le dit explicitement : « la théorie piagétienne de la succession des équilibres constitue un pas original et fécond vers la transposition intuitive de l'action en une CATÉGORIE *objective* » (p. 247, italique de nous).

4.3. Il n'en reste pas moins qu'il y a aussi, chez Piaget, et malgré l'ouverture à l'action dont il témoigne, « une réduction *neutralisante* qui porte essentiellement sur ce qu'il appelle les éléments idéologiques et sociocentriques » (p. 249).

4.4. Il apparaît donc qu'il y a quelque chose de plus à faire encore, pour arriver à une plus totale objectivation de l'*action* humaine, du *fait* humain ! Comment ? C'est par là que nous allons terminer avec G. G., revenant ainsi aux positions brièvement décrites en commençant.

5. On sait, d'abord, qu'il serait illusoire d'imaginer « une introduction pure et simple des significations comme aspect de l'objet de connaissance » (p. 250). G. G. l'avait explicitement écarté dans sa discussion avec Lucien Goldmann (voir plus haut). Si donc la science doit, d'une certaine manière, intégrer les significations, ce ne sera « qu'à la faveur d'un processus d'objectivation ». On a posé plus haut différents modèles et particulièrement certains modèles herméneutiques (cas de Lévi-Strauss, par exemple). La question qui se pose alors est de savoir si n'existent point d'autres « possibilités d'objectivation » du vécu, du fait humain ? C'est après avoir posé une telle question que G. G. se tourne alors vers la *psychanalyse* et les recherches économiques et sociologiques *de type marxiste* » (p. 250).

5.1. S'il le fait, c'est pour, toutefois, noter *d'abord* qu'une étude sur un tel sujet introduit « au cœur du domaine où la caractéristique rigoureuse de l'approche scientifique devient dans certains cas beaucoup plus délicate à définir » (p. 250) ! Il signale ensuite que les difficultés en cause ont deux raisons qu'il ne faudrait d'ailleurs aucunement considérer « comme résultant d'une orientation erronée, mais comme contrepartie de l'audace tout à fait positive de ces styles d'approche du vécu » (p. 250).

5.1.1. La première raison est « l'extrême et immédiate collusion que ceux-ci adoptent *entre le moment abstrait de l'objectivation et son moment directement pratique* » (p. 250, italique de nous). La seconde — étroitement liée à la première — est « le couplage souvent singulièrement rigide qu'ils instituent entre la *connaissance scientifique* et une *vision du monde* » (*Ibid.*, italique de nous).

6. On se trouve donc devant une situation exprimée par G. G. comme suit : « Bien que ces deux traits, considérés absolument, nous paraissent en droit découler d'une conception tout à fait authentique de ce qu'est véritablement la science, leur mise en vedette brutale comme norme des processus d'objectivation du fait humain entraîne le *risque constant de confusion* entre *connaissance scientifique*, savoir *technique* et *idéologie* » (*Ibid.*, souligné par nous). Une telle confusion est d'ailleurs quelquefois « grossière », mais assez souvent « subtile » ; et c'est cette confusion même qui, en la matière, rend l'examen épistémologique « particulièrement délicat » (*Ibid.*).

7. Certes, dans le cas de Marx aussi bien que dans celui de Freud, un recours aux textes est capital, et Althusser comme Ricœur, pense G. G., ont marqué ici une *étape décisive*. Reste que l'exégèse n'est pas l'*épistémologie* ! Et c'est bien la raison pour laquelle, comme s'exprime fort bien G. G., « si la psychanalyse et le marxisme, outre les visions du monde qu'elles (sic) sous-tendent, apportent effectivement des points de vue nouveaux *à la science*, (souligné dans le texte), il leur faut prouver la marche en marchant » ! C'est donc, ajoute encore G. G., d'une analyse des œuvres *scientifiques* qu'elles *inspirent* que doit ressortir leur signification épistémologique (p. 251).

7.1. En bref : il y a donc tout un travail à accomplir. Il « reste à faire », comme dit G. G. Et tout ce que l'on peut ajouter encore à ses yeux, c'est que « la grande nouveauté de ces deux styles (le freudien et le marxiste) est de *réagir contre la réduction jugée trop brutale* des significations dans l'objet d'une connaissance *scientifique* de l'homme (p. 251, italique de nous). Comme nous l'avions déjà fait remarquer avec G. G., le propre de ces deux styles est précisément, alors, de *tendre*, chacun à leur manière, à « instituer l'*action* comme catégorie *objective* fondamentale » (*Ibid.* italique de nous). Et nous voilà ainsi revenu à notre point de départ : le résumé préalable des grandes options de G. G., au commencement de cette section.

8. Une chose importante que souligne également G. G. dans son *Essai*, c'est la pluralité même des façons d'opérer les objectivations du fait humain : « les variantes selon lesquelles *une même structure* est utilisée pour dessiner diverses figures de l'objectivité médiate de la science » (p. 295). Ce qui est exprimé en termes plus

explicites et plus précis dans l'important texte suivant: « À mesure que la pensée scientifique prend vraiment possession de domaines de plus en plus proches du comportement humain, son progrès devient toujours plus incertain, de moins en moins lié avec sécurité au déploiement des propriétés abstraites d'un modèle, de plus en plus dépendant des conditions complexes qui déterminent les rapports du modèle au phénomène » (p. 299). De tels rapports et leurs conséquences « sont souvent imparfaitement conscients chez le savant lui-même, ou occultés par des idéologies latentes ou proclamées, qui dissimulent la science effective derrière une opinion sur ce qu'elle est » (p. 299)!

9. On voit, dès lors, que la multiplication des modèles à laquelle on a fait allusion quand il s'agit des sciences de l'homme ne signifie en rien l'*arbitraire*, mais bien la nécessité absolue « d'aborder le phénomène selon plusieurs angles, et en tous cas, de le RECONSTRUIRE comme *objet* sur plusieurs niveaux » (p. 299, italique de nous).

9.1. *Conclusion*: « chaque théorie sera donc associée à un type de réduction déterminé qui définira son style, et la reconnaissance explicite des modalités de cette réduction du phénomène en objet peut *seule* permettre d'INTERPRÉTER la connaissance qu'elle formule » (*Ibid.*, italique de nous).

10. Les paragraphes 8., 9. et 9.1. termineront notre résumé des positions de G. G. Granger sur ce qui fait la spécificité des sciences de l'homme. Ils supposent tout ce qui précède et achèvent, précisément, de montrer un aspect de ce qu'il y a de *spécifiquement essentiel* en elles[4].

APPENDICE I
UNE CONFÉRENCE DE G.-G. GRANGER

1.0. Dans une conférence, faite en 1974 aux Facultés Universitaires Saint-Louis à Bruxelles et intitulée: *Science pratique et pratique de la science*, Gaston-Gilles Granger avait posé à peu près comme suit cette question: « si les sciences de l'homme doivent être associées à l'action, comment demeurent-elles des sciences? » Sur quoi il avait enchaîné en des termes comme ceux-ci: « Je n'ai pas de solution; tout ce que nous essayerons de voir ici sera relatif au sens et aux limites de la question elle-même »!

2.0. Pour parvenir à son but, G. G. présenta d'abord les reproches faits à la science par l'actuelle « anti-science », dont on sait le succès dans certains milieux.

2.1. Les reproches sont les suivants: la science est un facteur de reproduction de la société; elle préconise le cloisonnement des sciences diverses; elle se complaît dans l'abus de vains et inefficaces formalismes.

2.2. Cette triple critique n'est pas sans fondement et reprend la critique fondamentale suivante: *la science n'est pas neutre.*

4. Pour l'appréciation des positions de G.-G. Granger et de certaines critiques faites par *certains* marxistes, voir *Appendice II.*

2.2.1. Toutefois le problème posé est plus urgent aujourd'hui parce qu'il s'agit non seulement d'un problème épistémologique, mais d'un « lieu commun » de la *lutte politique.*

3.0. Si l'on accepte le diagnostic précédent on est conduit à rechercher quels sont les postulats politiques cachés des sciences de l'homme.

3.1. Une chose est évidente: il y a, face à la science, deux « attitudes »: l'une entend engager la science; l'autre entend lui garder sa « neutralité ».

3.2. Il importe ensuite de se rendre compte que règne à Paris une « réthorique de l'anti-science qui fait courir le risque de céder à la tentation de croire impossibles de vraies et authentiques sciences de l'homme ».

3.3. Si l'on y cède, on s'abandonne alors, soit à de la « pré-science », soit à un type de « doctrines totalitaires ». Or, il faut précisément se refuser à ces deux désespoirs !

4.0. Pour y parvenir il importe de prendre conscience de la manière dont se découpent les objets et champs dans les sciences de l'homme. En bref: *nécessité d'une problématique des sciences de l'homme.*

4.1. *Première chose à noter*: la réalité humaine est « symbolique » *directement*; elle comporte des significations relatives à la nature et à la destinée de l'homme. Or, si en physique on peut, grâce à une ascèse déterminée, se dégager de l'objet signifiant pour atteindre l'objectivité, la chose devient bien plus difficile à l'égard de l'homme et de l'humain. Est-elle même souhaitable, puisqu'on laisse alors forcément de côté le « spécifique humain »? En fait, il faudrait arriver à objectiver l'humain *sans le réduire*: problème non encore résolu jusqu'ici...

4.2. Pour résumer l'acquis des sciences de l'homme aujourd'hui, on peut dire, tout d'abord, qu'il est impossible d'en rester au « vécu »: ce qui suppose donc une « transmutation » du donné signifiant. Il faudrait, dès lors, un « critère qui puisse faire apparaître ce qui est, en fait, expression d'une idéologie »: c'est-à-dire, discerner ce qui est idéologique de ce qui se *rapproche* d'une « objectivation valable ».

4.2.1. Si l'on songe par exemple aux problèmes scientifiques de type économique, on peut affirmer qu'ils sont posés autrement en fonction même de l'état économico-social et des circonstances de tel ou tel moment. Mais, par ailleurs — et en même temps — il faut affirmer aussi que tels problèmes scientifiques ne sont pas *uniquement* le reflet d'une classe sociale et des circonstances de l'époque.

4.3. Si, d'autre part, on cerne les problèmes actuels des sciences de l'homme en se demandant: *leur objet est-il un donné?*, on doit bien voir, avant de répondre, que l'homme n'est pas uniquement « nature »; il y a sa « pratique », laquelle implique l'idée de « possibles »: il existe dans l'homme des « possibles » à explorer de manière à les dépouiller de ce qui ne leur est pas essentiel.

4.3.1. Explorer les « possibles » humains, c'est « chercher les limitations des phénomènes humains déjà scrutés dans la science de l'homme » — ce, non pour rejeter ce qui a été mis en lumière, mais pour en voir l'aspect limitatif.

4.3.2. L'idée de la recherche des « possibles » est éclairée aujourd'hui par celle de « théorie des systèmes ». Celle-ci permet d'introduire l'étude des « possibles » relatifs à un objet; l'objet devenant dès lors un ensemble *fermé* qui postule des *normes.*

4.3.3. Certes, il y a là un danger: celui du vague et du non-opératoire; on le voit bien chez Parsons.

5.0. G. G. conclut cet exposé de l'état de la question en disant : puisqu'en fait le sociologue est « de son époque » et « de son milieu », l'essentiel est de vaincre l'aveuglement naturel qui est sien (ses préjugés et son idéologie — dans un sens d'ailleurs non péjoratif), par un effort de clarification des conditionnements : il y a là une prise de conscience absolument nécessaire, en vue de déclarer, autant que possible ses « propres postulats », après prise de conscience de ceux-ci.

5.1. Ce qui doit d'ailleurs permettre d'y parvenir, c'est : bien distinguer, dans la recherche et les travaux, ce qui est « explication » du fait humain par le truchement des « modèles » de ce qui est « intégration des faits dans un ensemble qui a un *sens* » ; la première chose est de l'ordre de la science ; la seconde de l'ordre de la philosophie, car un « certain recollement des faits » n'est pas scientifique, mais intégration philosophique.

5.2. Dans les sciences de l'homme, actuellement, il faut éviter deux dangers : d'une part, cette position « impérialiste » qui prétend imposer une connaissance scientifique de l'homme par un type de contrôle similaire à celui qui est de mise dans les sciences de la nature ; d'autre part, ce scepticisme qui ne peut voir dans les sciences de l'homme que des « recettes » pour la pratique.

5.3. Et G. G. termine cette première partie de son exposé en disant : c'est là ma profession de foi en la matière : les sciences de l'homme peuvent être scientifiques.

6.0. Dans la seconde partie de son exposé, G. G. aborde l'idéal actuel de mathématisation des sciences de l'homme. On a dit plus haut que la science, comme telle et dans sa spécificité, est recherche de modèles, impliquant un processus de contrôle suffisamment défini.

6.1. Or, la première chose à signaler ici est que ce n'est pas, à proprement parler, d'un excès de mathématique que l'on souffre actuellement en sciences de l'homme, mais bien d'un manque de mathématiques adaptées : le vrai problème est, comme dit G. G., de « conceptualiser l'objet pour lequel on trouvera des mathématiques adéquates ».

7.0. G. G. aborde ensuite le problème de la « multidisciplinarité », où il pense qu'on est encore très loin du but aujourd'hui, là précisément où le besoin en est énorme !

7.1. Le problème véritable réside ici dans la difficulté de décrire les variables. En effet, dans un même phénomène, les uns voient : tels facteurs, et les autres : tels autres ; cela selon leur formation. On se retrouve alors avec deux types de variables sans rapports entre eux. Et c'est là que la différence se fait sentir avec ce qui s'est passé dans les sciences de la nature...

7.1.1. En effet, là on parvient à établir des « convergences ». Le passage d'un type à l'autre s'est révélé comme changement de niveaux, tout en montrant les affinités entre ces niveaux. Or, on en est loin dans les sciences de l'homme ! À cet égard, on doit affirmer que les sciences de l'homme sont encore dans *un état infantile.*

7.2. En bref, on dira donc que les deux difficultés maîtresses sont les suivantes : 1° décrire les données sur deux niveaux avec deux sortes de modèles à bien distinguer ; 2° coupler ensuite de tels modèles entre eux.

8.0. Un point important évoqué par G. G. fut ensuite le fameux problème des rapports connaissance/pratique.

8.1. Il nota que toute connaissance débouche sur une « théorie de la décision », dans la mesure même où son type d'explication se heurte en fait au phénomène de la décision humaine.

9.0. La chose qu'il aborda ensuite quelque peu fut relative à la notion de « science de classe ». En fait, pour G. G., la science de classe serait « la « science » propre à un corps fermé à la reconnaissance des faits et des hypothèses ». Or, si cela existe — ce dont personne ne peut douter —, l'intéressant est de se demander ce qui suit et que des discussions postérieures mirent en lumière.

9.1. Une telle fermeture exprime-t-elle les intérêts d'un groupe et résiste-t-elle au choc de l'extérieur de façon à rester ouverte, ou est-elle vraiment fermée à toute critique de soi?

9.2. Par ailleurs, dans certaines circonstances où l'intérêt de classe joue à fond n'y a-t-il pas *impossibilité* de s'ouvrir et de s'auto-critiquer?

9.3. Enfin et surtout, n'y a-t-il pas, comme le défendent des marxistes, une science en conflit avec le groupe dominant et qui, donc, *n'épousant pas ses intérêts aveuglants*, a le privilège de mieux voir, de mieux prendre conscience des réalités en jeu? Ainsi pourrait-on exprimer quelque chose de la pensée de Lucien Glodmann qui, d'ailleurs, a évolué lui-même touchant ce qui fait *concrètement* la classe qui a le privilège de voir clair là où les autres en sont dans l'impossibilité.

9.4. La réponse de G. G. fut très nette: refus de l'idée du « privilège de classe » dans le sens indiqué par Goldmann parce que ce ne peut être une catégorie *épistémologique*. Quant à l'usage psychologique qui pourrait en être fait, G. G. rétorqua : ce que dit Goldmann en la matière est trop sommaire ; quant à moi, je crois plus aux valeurs de l'individu !

Pour terminer l'exposé de ces notes, il nous a paru éclairant de les rapprocher d'un texte de G. G. qui, à une date bien antérieure (1956), dénonçait déjà les deux périls propres aux sciences de l'homme, auxquels il vient d'être fait allusion. Lisons donc ce texte, qui malgré ses quelque vingt ans d'âge est toujours actuel.

Il faut considérer que « la réalité humaine, objet de science, est, contrairement aux réalités naturelles, créatrice de valeurs. Toute science de l'homme doit donc décrire des *processus normatifs*. Ce n'est pas la science, observons-le bien, qui est normative, mais son objet qui se trouve engendrer des valeurs. Elle décrit ainsi, non pas des choses, mais des liaisons « stratégiques » positives entre des moyens et des fins... Il faut alors se garder de deux tentatives également nocives. La première consisterait à transposer dans le domaine du fait humain l'objectivité brute des sciences de la nature. Ainsi doit-on prendre garde que le déterminisme des faits économiques, condition *sine qua non* d'un succès de la connaissance, ne permet aucunement de conclure que le terme d'une évolution soit donné d'avance. Le terme d'une transformation historique du monde social n'est pas donné au même sens où nous est donnée une conséquence de la gravitation universelle, mais au sens où nous sont données les *effets* de l'énergie atomique. Car la science collabore à sa réalisation d'une façon essentielle. L'objet de la connaissance est une *œuvre* plutôt qu'une *nature* humaine : la prise de possession du phénomène humain fait partie intégrante de l'objet à connaître.

L'autre tentation qui sollicite certains doctrinaires est de subordonner directement l'effort de connaissance à des impératifs prédéterminés. Les sciences de

l'homme, tout au contraire, devraient se caractériser par une collaboration si intime de la pratique sociale — même jugée aberrante — et des essais de connaissance, qu'à son occasion se précisent et se déterminent à la fois les méthodes et les buts d'un savoir et d'une action authentiques. Il ne sert donc à rien d'excommunier et de jeter l'anathème: la science fait la preuve de sa validité en se constituant.

On a voulu par cette analyse montrer les difficultés et les dangers de la situation spécifique des sciences de l'homme, et singulièrement de l'Économie politique. Si dans ses grandes lignes le diagnostic est correct, il explique assez le retard considérable accumulé dans cette branche du savoir » (*L'ancienne et la nouvelle économique*, in *Esprit*, 1956, n. 10, pp. 521-522)[5].

APPENDICE II
AUTOUR DES POSITIONS DE G.-G. GRANGER

La nouveauté des vues de G. G. a été soulignée par plus d'une recension : ainsi par celle d'Angèle K. Marietti dans *La Quinzaine littéraire* (1969, n. 73, p. 21): « l'innovation de Gilles Granger, écrivait-elle, en effet, est donc totale car elle tend à rénover, outre la philosophie des sciences, le problème général des rapports de la théorie et de la pratique. La forme et le contenu ne sont plus considérés comme opposés ou complémentaires, mais comme conjoints dans la même production ». De son côté, Noël Mouloud, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* (1970, pp. 106–114) approuvait abondamment l'auteur pour le projet de l'*Essai* et en indiquait les nombreux mérites, parmi lesquels : son refus du positivisme *radical*, du conventionalisme *radical* et, enfin, sa thèse sur la *nécessaire pluralité des modèles* dans les sciences de l'homme (p. 111). Par ailleurs, des remarques sur la référence que pose G. G. à l'*action* ne visent pas, dans ce c.r., à mettre en doute le bien fondé du rapport indiqué, mais uniquement à inciter l'auteur à un approfondissement de ses positions en la matière. Comme N.M. l'indique en fin de c.r. : « on pourrait dire que l'action humaine conditionne d'abord la réalité de ces structures sur lesquelles la science a prise: il y a un trajet de l'objet pratique à l'objet technique et de celui-ci à l'objet rationnel » (p. 113). D'ailleurs, « rien ne serait diminué par là de cette difficulté technique d'une information des situations de l'action que marque justement M. Granger. Non seulement les sciences humaines, mais les sciences de la nature elles-mêmes mesurent bien la distance qui sépare la question délimitée ou anticipée par quelque schème et le problème résoluble par les moyens mathématiques adéquats » (p. 113).

---

5. Il est bon de compléter ce texte par le suivant: en économie, on peut déceler un « nouvel idéal épistémologique » que G.-G. Granger évoque comme suit : « Le paradigme de la connaissance en ce domaine n'est plus emprunté aux grandes théories hypothético-déductives de la physique. Car si l'objet de cette dernière science rend possible le passage d'une systématisation de ce genre à des prévisions de détail; l'objet de la science économique — et celui des sciences humaines — paraît tel que ce passage est impraticable. L'approche économétrique fragmentaire des problèmes économiques, et la construction de *modèles* applicables à des secteurs restreints mais bien définis, me semble ainsi inaugurer une phase nouvelle dans l'histoire des sciences de l'homme, dont les signes sont visibles encore en psychologie, en sociologie et en psychologie sociale » (p. 518).

Des remarques franchement *critiques* n'ont pas manqué à l'égard de G. G. — surtout de la part de certains marxistes. Ainsi Serge Latouche lui reproche de ne constituer, par ses efforts, qu'une « méthodologie », et non une « épistémologie » *au sens où lui l'entend.* En effet, cette dernière pose le problème épistémologique capital : la constitution de la science, sa « production » *dans tel type de société*, qu'*escamote* précisément toujours la méthodologie — « en raison même de l'espace idéologique où elle se situe » (p. 13 de *Épistémologie et économie*, Paris, Anthropos, 1973).

Gérard Lebrun, dans son c.r. de *Pensée formelle et Sciences de l'homme* (in *L'Âge de la science*, 1969, n. 1, 55–69), consacre de longues pages à l'effort de G. G. qu'il estime. Il lui semble, cependant, que les « concessions — de pure forme... que l'auteur consent à faire au marxisme » sont bien ambiguës (p. 57, note 1). Comme l'ajoute G. Lebrun, il y a une différence entre la « pratique » telle que la conçoit G. G. et la praxis « marxiste » (*Ibid.*).

À l'occasion d'une discussion relative à l'« Analyse empirico-dialectique des faits sociaux », Michel Dion, de son côté, prend à partie G. G. et l'accuse d'identifier « le concept et son contenu l'essence, à une généralité abstraite » ; ce qui le situe ainsi aux antipodes de l'authentique doctrine de Marx. Lui, en effet, rompt, on le sait, avec l'« épistomologie de la généralité abstraite » (voir M. Dion, *Sociologie et idéologie*, Paris, Éditions sociales, 1973, pp. 103-104). M. Dion reproche aussi à G. G. d'avoir dit : « une science spéculative de l'individuel est impossible » (p. 106), parce que « la science, qu'elle soit ou non de l'individuel, n'est pas et ne peut pas être *spéculative*, mais qu'elle est la liaison savoir-pratique en ce que la pratique inclut le moment singulier dans le général » (p. 107).

On voit bien ici que nous sommes à nouveau devant les mêmes ambiguïtés et les mêmes litiges : ils sont relatifs au rapport « individuel »-« universel » et à la manière de concevoir la « praxis ». Sans entrer dans la discussion dont nous rapportons seulement les enjeux, nous nous permettons de renvoyer ici à un texte de G. G. où il écrit : « S'il est bien vrai qu'on ne saurait concevoir, à proprement parler, de science de l'individuel, une idée NON SPÉCULATIVE permet cependant de poser le problème en termes nouveaux » (p. 389, in *Information et connaissance de l'individuel*, coll. à : *Le concept d'information dans la science contemporaine* — Cahiers de Royaumont, n. 5, Paris, Les Éd. de Minuit, 1965 ; italique de nous) !

Pour terminer ces notes additives, il est bon de renvoyer le lecteur aux remarques d'un *psychologue de profession* : Gérard de Montpellier, dans : *Phénoménologie, pensée formelle et science de l'homme* (*Revue Philosophique de Louvain*, 1973, 325–336).

Nous en retiendrons particulièrement deux : « L'auteur, écrit-il, souligne, avec lucidité, l'opposition, sinon la contradiction, toujours renaissante dans la démarche des sciences humaines, et plus particulièrement sans doute dans celle des sciences psychologiques, entre le formalisme conceptuel d'une connaissance ne visant que des structures, c'est-à-dire des ensembles de relations abstraites, et la saisie intuitive de données concrètes, fournies par l'expérience subjective immédiate et individuelle. Il croit découvrir une manière de réduire cette opposition dans le statut de science pratique ou de connaissance appliquée vers lequel s'orienteraient les sciences humaines, leur objet se constituant sur deux plans, celui de l'événement et celui de la structure, c'est-à-dire « à la fois comme objet *structural* et comme objet *conjectural* »

(p. 216). Cette manière de voir implique un certain dualisme, qui n'est peut-être pas sans rapport avec celui que nous avons tenté de justifier nous-mêmes, en ce qui concerne l'objet de la psychologie scientifique. Mais il nous semble que, d'une part, les notions de science appliquée, de connaissance de l'individuel, de méthode clinique, auxquelles l'auteur fait continuellement référence dans son exposé, devraient être précisées davantage, sous peine de donner lieu à certains malentendus ; que, d'autre part, l'assimilation, sans plus, du statut des sciences humaines et particulièrement de la psychologie, à celui des sciences pratiques ou appliquées, est assurément discutable » (p. 332). G. de M. développe ensuite sa pensée et en arrive à une seconde remarque dont voici l'essentiel : il nous semble, dit-il, que « le caractère propre des sciences humaines eût été mieux mis en lumière, si la notion d'*intention*, impliquée par celle de « centre de décision », dont l'auteur fait usage à plusieurs endroits, avait été plus nettement affirmée, comme caractérisant d'une manière spécifique le processus du comportement. C'est l'intention, manifestée explicitement dans l'élaboration des projets et la prise de décision, mais, sans doute déjà, d'une manière plus obscure, dans les processus de besoins et de tendances, sources motivationnelles des conduites, — c'est l'intention qui constitue la marque essentielle du « comportement » et le différencie de la simple « réaction ». C'est elle aussi, par conséquent, qui permet de circonscrire et d'unifier le vaste domaine des sciences humaines, dans la mesure où elle est le ressort principal de l'activité de l'homme et le fondement de son sens » (p. 334). En bref, donc : l'homme « visé comme acteur à l'intérieur du monde » de G. G., n'est-ce pas, précisément, « ce que nous livre sur nous-mêmes la saisie de l'intentionnalité dans une expérience subjective plus ou moins immédiate ? » (p. 334). Il semble donc bien que « le sens proprement spécifique d'un fait humain » lui vienne du caractère *intentionnel* ou tout au moins *tendanciel* qu'il porte en lui. Un tel caractère « implique une visée plus ou moins claire d'une certaine réalisation ultérieure de l'action, visée s'exprimant éventuellement dans les traits manifestes du comportement, mais dont l'expérience immédiate est une donnée strictement individuelle et subjective ». Dès lors, on peut certes prétendre qu'on est *en science « qu'à partir* du moment où le vécu de l'expérience se trouve transmué en structure objective, ne fût-ce que celles du langage naturel » (p. 336). Il n'en reste pas moins vrai que le *caractère propre des sciences humaines*, écrit G. de M., consiste, *précisément*, dans le fait de ne « pouvoir renier entièrement leur origine » (*Ibid.*) !

On pourrait cependant lui demander ici si, en s'exprimant de telle façon, il ne frise pas l'ambiguïté ; à moins d'éclairer ses affirmations en se référant à son c.r. d'un ouvrage de Stephan Strasser auquel G. de M. consacre plusieurs pages (pp. 425–328). C'est là, en effet, qu'il prend position dans le sens de *Phénoménologie et sciences de l'homme*. Il le fait en disant ce qui suit : « on voit comment pour l'auteur, l'analyse phénoménologique intervient en sciences humaines, au départ et tout au long de l'investigation scientifique, livrant des concepts de base qui fondent le caractère significatif des comportements et des conduites. Cette manière de concevoir la nature et le fondement épistémologique des sciences humaines et, partant, de la psychologie, est en accord substantiel avec celle que nous avons tenté d'esquisser, d'un point de vue plus spécifiquement psychologique et en des termes un peu différents, dans nos études antérieures (*Revue Philos. de Louvain*, 1947 et 1970, notamment). Nous avions peut-être insisté plus que ne le fait l'auteur, sur le caractère intentionnel du comportement

comme source de l'aspect significatif qu'il possède. Nous avions, d'autre part, fait dépendre la saisie de ce caractère intentionnel et, partant, signifiant du comportement observé chez autrui, de l'expérience immédiatement vécue de l'intention et des tendances, chez le sujet-observateur. Cette manière de voir s'écarte, sans doute, de la thèse de l'immédiateté perceptive du caractère significatif des conduites, chère aux conceptions phénoménologiques. Nous restons, en effet, persuadé que le caractère intentionnel du comportement d'autrui n'est une donnée saisissable dans les traits extérieurs de ce comportement que s'il a d'abord été vécu dans l'expérience subjective de l'observateur et que, par conséquent, l'appréhension du sens des conduites implique déjà une certaine forme d'herméneutique, souvent peut-être plus intuitive qu'explicite, basée sur l'interprétation de « critères externes » (pp. 327-328).

Après lecture de ce texte, nous poserions alors une question : dans la mesure où G. de M. se rapproche de S. Strasser, ne s'écarte-t-il pas — nous dirions volontiers « automatiquement » — de G.-G. Granger? Celui-ci, en effet, n'a-t-il pas — nous l'avons vu — rejeté tout l'impact d'une phénoménologie du côté de la philosophie, lui refusant un accès quelconque au terrain scientifique? Alors !